



« Aquí y allá » (2012)



Un film de Antonio Méndez Esparza

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT
Niveaux : Collège(3è), Lycée

SOMMAIRE

Ficha técnica.....	3
Synopsis.....	3
Sinopsis.....	3
Sobre la película.....	4
Aqui y alla gana la semana de la Critica	4
«Ici et là-bas » vu par Libération.....	6
Entrevista con Pedro Hernandez, productor de « Aqui y alla »	8
Entrevista en Cannes con el director Antonio Mendez Esparza :.....	14
Para profundizar	15
Les Etats-Unis ne font plus rêver les Mexicains	15
La frontière	18
La cumbia	22

Ficha técnica

Guión y dirección : Antonio Méndez Esparza
Producción : Tim Hobbs, Ori Dov Gratch, Pedro Hernández Santos
Director de fotografía: Barbu Balasoiu
Montador jefe : Filippo Conz
Encargado de sonido : Luis Argüelles Martinez
Compositor : Copa Kings
Asistente primero de dirección : Juan Raigada Fernandez
Director artístico : Priscila Charles Calderon
Con: Teresa Ramírez Aguirre, Pedro de los Santos Juárez, Lorena Guadalupe Pantaleón Vázquez, Heidi Laura Solano Espinoza, Néstor Tepetate Medina, Carolina Prado ÁNGEL



Synopsis

Après avoir travaillé aux États Unis, Pedro revient dans son petit village dans les montagnes du Guerrero, au Mexique. Il y retrouve sa femme et ses filles. Avec ses économies accumulées, il aspire enfin à mener une vie meilleure avec les siens, et même à réaliser son rêve : former un petit groupe de musique, les Copa Kings. Mais les opportunités de travail sont rares et la frontière entre ici et là-bas ne cesse d'occuper l'esprit et le quotidien de Pedro et de ceux qui l'entourent. Aquí y Allá porte sur le bonheur de vivre parmi les siens, la perte et les souvenirs de ceux que nous laissons derrière nous.

Sinopsis

Cuenta la historia del protagonista y su regreso a la Sierra de Guerrero después de años de trabajar en Estados Unidos; a su vuelta al país se reúne con su esposa y sus dos hijas, ya mayores y que muestran cierta distancia. Allí vuelve a conocer las dificultades que le obligan a considerar otra vez la emigración; y allí también hay otros compatriotas que ven en la marcha hacia el Norte la única posibilidad de progreso.

Sobre la película

Aquí y allá gana la semana de la Crítica

Aquí y allá, del madrileño Méndez Esparza gana la Semana de la Crítica. La película es una brillante y sutil mirada a la tragedia de la emigración.

Luis Martínez | Cannes

Lo importante no es tanto lo que se mira, como la propia mirada. Y esto no es un alarde lírico, sino la propia posibilidad del cine. Para demostrarlo, *Aquí y allá*, la película del madrileño de 36 años Antonio Méndez Esparza que ayer se hizo con el premio de la Semana de la Crítica en Cannes.

La cinta se detiene en el punto ciego de un drama común, universal por común: la historia de un hombre, de Pedro. Y así, la cinta habla de todo lo que un inmigrante (pues eso es) añora cuando parte y de todo lo que desea cuando planea irse. El drama, para entendernos, discurre fuera de campo, sutil, en la mirada del protagonista. No hay gestos impostados, ni llantos de mentira. Es decir, la idea no es tanto señalar la tragedia como mostrarla, como hacerla sentir en la parte de atrás de cada plano. Brillante, conmovedor, intenso.

El punto de partida es el regreso del protagonista a su pueblo en México después de una temporada en Estados Unidos. Primero, la felicidad del reencuentro; luego, la amargura del silencio. Lo que sigue es un deambular por los recuerdos, un vagar por el deseo de una vida mejor. La mirada que indefectiblemente une cualquier drama, por común, por universal.

Enfrente del hotel Carlton, pocas horas después de fallarse el veredicto, Méndez Esparza se encontraba en la noche del jueves en plena refriega. **"El año pasado este premio lo ganó la película 'Take Shelter', que luego acabó en los Oscar"**, dice y el entusiasmo le puede. Ya no mira, todo él es mirada. Quizá nublada, pero mirada al fin y al cabo.

No en balde tiene motivos, para el entusiasmo y para todo lo demás. Como él dice, Jeff Nichols, que este año luce largometraje en la sección oficial ('Mud'), tiene el premio en su vitrina de la misma manera que una nómina de ilustres como Guillermo del Toro

('Cronos'), Gaspar Noé ('Solo contra todos') o Alejandro González Iñárritu ('Amores perros').

La Semana de la Crítica es casi un festival (otro más) dentro del festival de Cannes. Si la Quincena de los Realizadores busca a los directores en los márgenes, siempre pendiente de los límites del lenguaje cinematográfico, la Semana es más un hermano pequeño de la competición grande. Como la de Esparza abundan las operas primas. El español ha ganado en una selección de siete largometrajes y sólo uno de ellos tiene una película en su filmografía. Los demás, todos debutantes.

"Con Pedro, el protagonista, había hecho un corto. Poco a poco fuimos creando la historia de esta película... La idea era siempre hacerla lo más transparente posible", cuenta. De hecho, ésa es la principal virtud de la película, que literalmente desaparece delante del espectador para dejar ver lo que importa: que siempre es lo que más cuesta decir, lo más íntimo, lo que soporta la negra espalda de la realidad.

Pedro nació en Madrid, pero estudió en la UCLA (Los Ángeles), la universidad que discurre a la vera de la muy cinematográfica Sunset Boulevard. Luego se trasladó a Nueva York para terminar sus estudios en la Universidad de Columbia. Tras realizar el cortometraje *Una y Otra vez*, también sobre la emigración, *Aquí y allá* ha sido su debut en el largo y en Cannes.

Entre tanto viaje, Esparza dice mantenerse fiel a su forma de entender el cine convencido de que no cuenta lo que se mira, sino la propia mirada, por universal, por carecer de fronteras. Una mirada herida es igual en México, en Estados Unidos, en Madrid o en la Riviera francesa. Queda demostrado.

SOURCE : <http://www.elmundo.es/elmundo/2012/05/25/cultura/1337910459.html>

«Ici et là-bas » vu par Libération

Entre documentaire et fiction, une variation délicate et attachante autour du thème de la frontière.



Une des raisons qui motivent la présence régulière de films mexicains à Cannes et dans d'autres festivals tient au renouvellement perpétuel du thème de la frontière. Traversé, c'est le cas de le dire, par cette malédiction sociale qui voit chaque jour des centaines de candidats risquer leur vie ou la prison pour tenter leur chance aux Etats-Unis, le cinéma mexicain n'en finit plus d'offrir des variations autour de ce contexte, devenu un genre à part entière.

Orchestre. *Ici et Là-bas* est une nouvelle proposition, délicate et attachante, dans un registre intimiste et quasi documentaire. Ici, pas de frontière physique, pas de barbelés et de *minutemen* fachos. Pedro en a terminé avec tout cela quand il rentre chez lui, dans les montagnes du Guerrero, après plusieurs années passées à New York.

Comme il n'est ni artiste plasticien ni génie de la haute couture, le film laisse le soin d'imaginer quelle fut son existence de bête de somme là-bas. Or une nouvelle épreuve l'attend. Reconstruire un foyer que son absence, via l'envoi de mandats, a permis de mettre à l'abri de la misère, mais au sein duquel il est devenu un étranger. Sa femme ne parvient pas tout à fait à se débarrasser de la solitude qui fut son quotidien et ses filles ne l'ont pas attendu pour grandir. Avec des trésors de patience et d'affection, Pedro

parvient, peu à peu, à apprivoiser ce petit monde et à entamer une vie décente grâce à l'argent de son exil. Il s'autorise même un luxe microscopique, inconcevable auparavant : monter un petit orchestre de bal.

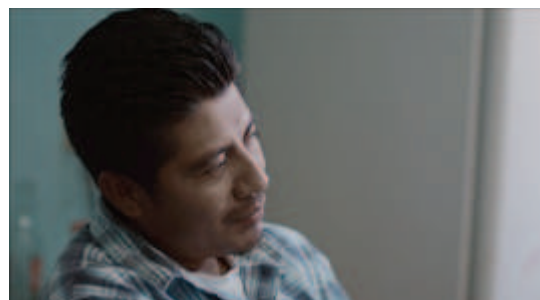
Pour Antonio Méndez Esparza, l'enjeu de ce premier long métrage tient dans la combinaison de deux exigences. En premier lieu, un travail documentaire mené pendant plusieurs années sur des habitants du sud du Mexique, avec lequel il a nourri le film. A intervalles réguliers, il fait intervenir des personnages dont on n'a aucun mal à croire qu'ils ne jouent aucun rôle autre que le leur. L'inconsolable femme qui a perdu son fils, mort en exil, la vieille dame qui prépare ses obsèques comme on fait la liste des commissions, les jeunes du village qui, à l'âge où on tombe amoureux, se méfient de leurs sentiments parce qu'ils savent qu'eux aussi rejoindront ce «là-bas», sans savoir quand et s'ils en reviendront.

L'autre contrainte que le film s'est imposée repose sur sa part de fiction qui, à petites touches impressionnistes, évoque la fragilité extrême de la notion de quiétude. Chaque imprévu, chaque trébuchement, est susceptible de faire voler en éclats cette illusion d'un bonheur aussi dérisoire que chèrement acquis. Comme la naissance d'un enfant prématuré qui replonge la petite famille dans d'inextricables ennuis d'argent ou comme cet orchestre du dimanche que ses membres - ouvriers, paysans ou maçons - doivent abandonner pour ne pas sacrifier une heure de leur exorbitant temps de travail.

Enfer. A force de refuser de trahir cette réalité brute qui a fait la chair de son film, le cinéaste a privilégié la vertu documentaire de la chronique intimiste, parfois un brin laborieuse, de cette petite famille sans autre aspérité qu'une fille aînée travaillée par sa crise d'adolescence. Un choix totalement assumé qui aurait sans doute gagné à être un peu plus équilibré mais qui atteint son but. Dans un passé récent, d'autres films, dont le saisissant *Los Bastardos* d'Amat Escalante en 2008, montraient l'enfer qui attendait les clandestins dans l'exil. *Ici et Là-bas* confirme que leur point de départ est loin d'être un paradis.

SOURCE :

http://next.liberation.fr/cinema/2012/05/22/ici-et-la-bas-le-mexique-borderline_820634





Entrevista con Pedro Hernandez, productor de « Aquí y allá »

Si el cineasta británico Ken Loach fuera mexicano o español, latinoamericano, en una palabra, seguro que habría rodado 'Aquí y allá' o una película parecida. 'Aquí y allá' es una coproducción de España y Estados Unidos de las compañías Aquí y Allí Films y Torch Films, que cuenta con el apoyo de Cinereach, el Instituto Sundance y el ICAA. Se trata del debut en el largometraje de Antonio Méndez Esparza, con una historia humilde, sobre gente humilde y con un planteamiento narrativo y una puesta en escena también sencilla, pero en el mejor sentido. Una sencillez expresiva que se convierte en la mejor virtud de 'Aquí y allá', el mejor ejemplo de un cine que rebosa verdad, producido la margen de los márgenes y más allá de lo que se entiende por cine independiente.

Los protagonistas de 'Aquí y allá'

Todas estas cualidades fueron descubiertas en el pasado Festival de Cannes, donde la película fue premiada en la Semaine de la Critique con el Gran Premio de la Crítica. Desde entonces el filme no ha dejado de viajar por festivales de medio mundo como Jerusalem Film Festival: In the Spirit of Freedom Award (Mejor Película), en el mes de julio. En octubre pasó por el Festival du Nouveau Cinema Montreal donde recibió también el Louve d'Or a la Mejor Película; ese mismo mes participó en Mumbai

International Film Festival, donde fue distinguido con los premios a la Mejor Película y Mejor Director. El pasado mes de noviembre fue seleccionado en el Thessaloniki International Film Festival, donde también se llevó el galardón al Mejor Director. En el prestigioso AFI de Los Angeles recibió una Mención Especial, mientras que en Lone Star Film Festival (Texas, Estados Unidos) también consiguió el premio a la Mejor Película. Finalmente, la película ha sido nominada a los Gotham Awards en la categoría de Mejor Director Revelación 2012, una candidatura que podría repetir en los próximos premios Goya. **Realmente la carrera internacional de la película de Antonio Méndez Esparza empezó en junio de 2010 cuando el guión fue uno de los 13 proyectos seleccionados por el Laboratorio de Guiones del Sundance Institute. El rodaje transcurrió durante 8 semanas (5 eran las previstas inicialmente) en un remoto pueblo de México con actores semiprofesionales, un equipo técnico integrado por 13 personas y un presupuesto de producción no superior a los 350.000 euros.** Su estreno en España está previsto para el próximo 8 de febrero de la mano de A Contracorriente Films, la compañía de Adolfo Blanco, que distribuirá el filme con un total de 9 copias. Por su parte Alpha Violet se encarga de las ventas internacionales.

‘Aquí y allá’ cuenta la historia de Pedro, un hombre sencillo que después de trabajar varios años en los Estados Unidos regresa a su pueblo en la Sierra de Guerrero. Allí se reúne de nuevo con su esposa y sus dos hijas, que muestran hacia él un cierto distanciamiento. Tropezar de nuevo con las dificultades económicas de siempre lo lleva a plantearse la idea de volver a emigrar la Norte de Río grande. La película está protagonizada por Pedro De los Santos, Teresa Ramírez Aguirre, Lorena Guadalupe y Pantaleón Vázquez, entre otros. **Pedro Hernández es uno de los productores del filme, un ingeniero reconvertido en productor de cine que también debuta con esta película arrastrado por el optimismo y el talento de su amigo Antonio Méndez Esparza, director y guionista del filme.**

AV451: La producción de ‘Aquí y allá’ ha sido peculiar, poco ortodoxa, se puede decir que muy al margen de la industria ¿podías explicar los pormenores de la financiación del filme? ¿Cómo se armó la producción?

Pedro Hernández: “Nosotros planteamos la producción de una forma tradicional, intentamos pedir una ayuda a Televisión Española antes del rodaje, también al

Ministerio de Cultura para el desarrollo de proyecto, incluso nos plateamos las ayudas del Programa Ibermedia, pero necesitábamos un socio coproductor iberoamericano y no lo teníamos en ese momento. Lo único que teníamos claro el director y yo es que la película la íbamos a rodar, de uno u otra manera. Con ayudas previas que nos estabilizasen presupuestariamente o con lo que tuviéramos”.

AV451: ¿Cuál fue la respuesta de los diferentes organismos?

P.H: “El ICAA nos dice en un principio que le proyecto no cumple todos los requisitos para ser calificada como una película de nacionalidad española. Entendemos que la Administración debe ‘parametrizar’ todo, que el sistema es lo que es, quizá no sea el mejor, pero una vez que entras, te das cuenta que toda esa burocracia es, en cierto modo, necesaria. En TVE gusta el proyecto pero recibimos solo apoyo moral. A Canal +, Sogecable entonces, le encantó el proyecto, nos dicen que podemos tener opciones, pero finalmente tampoco conseguimos nada. Solo buenas palabras. También es verdad que este apoyo moral nos empujó a seguir adelante con el proyecto. A TVE volvimos con la película ya terminada y además con el Premio conseguido en el Festival de Cannes. Pensábamos que ahora sí estaría interesada y tampoco nos apoyó. Actualmente, Canal + se lo sigue pensando, pero para Canal + Extra, que ofrece mucho menos dinero”.



AV451: Entonces de las autonómicas ni hablamos ¿no?

PH: “Lo intentamos, pero la respuesta en Telemadrid fue tajante: No nos interesa. Sin más. Ante esta situación no nos quedó otra que lanzarnos nosotros a producir con nuestros recursos. Montamos una estructura con varios socios de Madrid que pusimos una cantidad de dinero inicial para llevar a cabo la producción. Yo ponía una parte, Antonio (el director) traía las aportaciones de las empresas norteamericanas Cinereach y el Instituto Sundance. Luego estaba otra empresa norteamericana Torch Films que en principio iban a liderar el proyecto y finalmente acabaron por aportar tan solo otra

parte. Con todo esto, que no era más de 350.000 euros, nos lanzamos y fuimos a rodar a México. Realmente los únicos coproductores financieros eran Torch Films, pero una vez que no invirtieron lo que en un principio estaba previsto, el proyecto era mayoritariamente nuestro y nosotros teníamos el control. La verdad es que fue un poco una locura y paradójicamente quizá nos vino bien la inexperiencia, porque no teníamos dinero ni para los billetes de vuelta a España. Nos apañamos con lo que teníamos e involucramos al equipo, porque en una producción como esta o duermes en literas, todos juntos, o es imposible. Había que rodar con lo que allí tenías, no podías contar con equipos de iluminación sofisticados ni nada por el estilo. Es cierto que si esto lo intentas hacer en Madrid, pues seguramente no puedes, pero si lo haces en un pueblecito de México, que no tiene ni hotel, pues es mucho más fácil. De todos modos, aunque éramos inexpertos, Antonio ya tenía una importante trayectoria como cortometrajista, había ganado varios premios entre ellos el de TVE y en los Ángeles Film Festival y cuando me presenta el guión ya sabes que esa película es posible”.

AV451: ¿Cómo entra el Instituto Sundance en el proyecto?

P.H. “Sundance eligió anteriormente el guión de ‘Aquí y allá’ para su laboratorio proyectos de verano de 2010. Luego fueron recibiendo los cortes del filme, nos hacían comentarios sobre lo que veían y finalmente no seleccionaron la película ya terminada para el Festival. Si te fijas en el certamen, te das cuenta que una película como esta no pintaba nada en Sundance. Al final tuvimos mucha suerte de que Cannes seleccionase la película y no fuera otro festival”.

AV451: A partir de Cannes os dais cuenta de que tenéis algo importante entre manos ¿no es así?

P.H: “A partir de Cannes todo fue rodado, la película ha participado en más de medio centenar de festivales. Recientemente hemos ganado otro permio en La India, cuya dotación económica nos ha venido muy bien”.

AV451: Y fue Adolfo Blanco, de A Contracorriente Film quien abre la puerta de Cannes...

P.H: “Sí, nosotros le presentamos la película Adolfo Blanco cuando acabamos el rodaje. Él había participado en películas como *Un mal día para pescar* y *Honor de Caballería*, que

podían tener un perfil similar al de *Aquí y Allá*. Se sintió intrigado y nos dijo que contásemos con él cuando la tuviésemos realmente acabada. Cuando la vio nos dijo que quizá era un poco larga pero que era una película que podía funcionar en el Festival de Cannes. Finalmente, Adolfo tenía que promocionar en Cannes la película ‘Insensibles’ y la nuestra. Nos llamó y nos dijo que a la organización le había encantado *Aquí y allá*, nos hicieron algunas recomendaciones con el fin de que fuera seleccionada, pero no nos prometieron nada. Finalmente lo conseguimos y luego vino el premio y el empujón definitivo”.

AV451: ¿Cómo van las ventas internacionales?

P.H: “La empresa responsable es Alpha Violet y estamos muy contentos, la verdad. Sin embargo, a pesar del éxito internacional del filme, todavía quedan muchos territorios por conquistar. Por ejemplo, en Cannes se vendió en Francia, donde se estrena en febrero del próximo año. Nosotros nos conformamos con que en España alcancemos al menos los 15.000 espectadores. Nuestra idea es salir con muy pocas copias, pero mantenernos bastante en cartel. Salimos con 9 copias solamente. Creo que con A Contracorriente, estamos en las mejores manos para este tipo de distribución minoritaria”.

AV451: Tengo entendido que en esta manera tan peculiar de producir intentasteis incluso involucrar a algunas marcas comerciales ¿cómo surgió esta idea?

P.H: “Otra locura, haciendo cientos de llamadas y mandando miles de e-mails. Yo les decía: no te estoy vendiendo una película, ni tan siquiera la tienes que ver, te estoy vendiendo una historia de dos tíos de Madrid que sin apenas recursos han conseguido hacer una película y ganar un premio en Cannes. Yo soy ingeniero y antes trabajaba en algo que no se parece nada al cine, con presupuestos elevados de millones de euros. Yo me preguntaba ¿cómo no va a existir alguna marca que invierte 45.000 euros para la promoción y distribución de una película?, es imposible, pero la situación actual de España no era la mejor. Increíblemente, ahora puede que el Ayuntamiento de Alcobendas y Peugeot nos apoyen con 30.000 y 45.000 euros respectivamente. Pero nada de esto es definitivo, no está confirmado. Lo intentamos con Coca-Cola, porque su logo sale bastante en la película, incluso les diseñamos un logotipo especial para Cannes, pero no entraron”.

AV451: Con un rodaje tan especial ¿cómo fue la postproducción después de rodar en digital?

P.H: “Absolutamente todo el proceso ha sido en digital, no hay copias en 35mm, solo DCP’s. La postproducción fue un proceso muy largo, de casi un año, pero con parones. Toda la postproducción se llevó a cabo en Nueva York. No ha participado en ella ninguna empresa española, lo que no nos viene muy bien para justificar gastos de cara a las ayudas del ICAA. Lo único que podemos justificar de empresas españolas son las copias en DCP’s de Deluxe”.

AV451: Utilizasteis una cámara Red One Mysterium X e imagino que la alquilasteis en México ¿no es así?

P.H: “Curiosamente la alquilamos en Estados Unidos porque en México era mucho más cara, porque nos obligaban a tener un supervisor de la cámara. Y este supervisor cobraba más que todo el resto del equipo, por lo que decidimos traerla de Estados Unidos”.

SOURCE : <http://www.audiovisual451.com/lo-unico-que-teniamos-claro-es-que-la-pelicula-la-ibamos-a-rodar-con-ayudas-previas-que-nos-estabilizasen-presupuestariamente-o-con-lo-que-tuvieramos/>





Entrevista en Cannes con el director Antonio Mendez Esparza :

<http://www.youtube.com/watch?v=LYncYSXncX4>

Para profundizar

Les Etats-Unis ne font plus rêver les Mexicains

Pour la première fois depuis la Grande Dépression, les Mexicains sont plus nombreux à quitter les Etats-Unis qu'à y entrer. Un tournant qui pourrait avoir d'importantes répercussions sur le scrutin présidentiel quand on sait à quel point le vote latino est déterminant.

The Washington Post | Tara Bahrapour | 2 mai 2012

Après quarante ans de croissance continue, l'immigration mexicaine aux Etats-Unis est en diminution. Il s'agit d'un tournant historique dans l'évolution des flux migratoires : d'après un rapport du Pew Hispanic Center, les Mexicains sont aujourd'hui plus nombreux à quitter les Etats-Unis qu'à y entrer. D'après les spécialistes, ce renversement de tendance, inédit depuis la Grande Dépression, pourrait se pérenniser en raison de la baisse de la natalité chez les Mexicains ainsi que d'autres facteurs.

"Je pense que le gros de l'immigration mexicaine est passé et que nous n'atteindrons plus les chiffres des décennies 1990 et 2000", explique Douglas Massey, professeur de sociologie et des affaires publiques à l'université de Princeton et codirecteur du Mexican Migration Project, qui compile des données sur le sujet depuis une trentaine d'années. Près de 1,4 million de Mexicains sont retournés au Mexique entre 2005 et 2010, soit presque la moitié des 3 millions qui étaient venus s'installer entre 1995 et 2000.

Cette évolution pourrait être lourde de conséquences au plan politique, ce qui explique les tergiversations tant des républicains que des démocrates en matière d'immigration, alors que le vote latino est de plus en plus déterminant dans les élections. L'immigration clandestine est apparue comme l'un des sujets politiques les plus explosifs de cette campagne, dominant l'essentiel du débat entre républicains et plaçant le président Barack Obama dans une position délicate.

Discours anti-immigrés

Soucieux de plaire aux électeurs conservateurs, Mitt Romney a tenu des discours anti-immigration très durs. Toutefois, le candidat républicain a récemment indiqué vouloir tendre la main à l'électorat hispanique, qui s'était largement irrité de ses déclarations. L'évolution des flux migratoires pourrait permettre à Mitt Romney d'assouplir sa position.

Barack Obama, lui, a été critiqué par des défenseurs de l'immigration en raison de l'augmentation du nombre d'expulsions, un facteur qui, selon certains analystes, aurait contribué à la diminution de l'immigration mexicaine. Ce revirement de tendance pourrait toutefois lui donner l'occasion de revendiquer le succès d'une politique qui – comme le répètent ses conseillers – devrait inciter les républicains à repenser entièrement la question de l'immigration.

D'après le rapport du Pew Hispanic Center, la population de Mexicains immigrés aux Etats-Unis, qui n'a cessé d'augmenter depuis 1970, a atteint son maximum en 2007 avec 12,6 millions de personnes, avant de retomber à 12 millions aujourd'hui. Le nombre d'immigrés mexicains illégaux est passé de 7 millions en 2007 à 6,1 millions en 2011. Dans le même temps, l'immigration légale a légèrement augmenté, passant de 5,6 millions en 2007 à 5,8 en 2011.

Baisse de l'immigration clandestine

Ce revirement de tendance serait dû au renforcement des contrôles à la frontière, à la faiblesse du marché du travail et du secteur du bâtiment aux Etats-Unis, à l'augmentation du nombre d'expulsions et à la diminution du taux de natalité chez les femmes mexicaines, indique le rapport, qui se fonde sur des données démographiques et statistiques officielles des deux pays. Le nombre d'immigrés arrêtés alors qu'ils essayaient de passer la frontière clandestinement a également chuté de manière significative ces dernières années.

"C'est surtout le nombre d'immigrés clandestins qui semble avoir le plus diminué", déclare Jeffrey Passer, démographe pour le Pew Center et coauteur du rapport. D'après lui, entre 5 %

et 35 % des retours au Mexique ces dernières années relevaient de procédures d'expulsion. La moitié des Mexicains retournés au pays sont partis avec leur famille, soit plus de 100 000 enfants nés aux Etats-Unis de parents mexicains et qui ont la double nationalité.

Cette évolution est le reflet de plusieurs spécificités mexicaines, notamment la relative bonne santé de l'économie nationale et le fort déclin de la natalité. En 1960 les femmes mexicaines avaient généralement plus de sept enfants, en 2009 ce chiffre est passé à tout juste deux, ce qui signifie que le nombre de jeunes Mexicains cherchant du travail aux Etats-Unis ne peut que diminuer.

"Mieux vaut être chômeur au Mexique qu'aux Etats-Unis"



Peut-être l'époque où des villages entiers partaient s'installer aux Etats-Unis est-elle révolue, explique Randy Capps, politologue et démographe du Migration Policy

Institute. L'immigration mexicaine suit peut-être la même évolution que les vagues allemande et irlandaise il y a un siècle.

D'après Gustavo Velasquez, 38 ans, qui a quitté Oaxaca il y a douze ans et qui est aujourd'hui directeur du D.C. Office on Human Rights, l'augmentation du chômage aux Etats-Unis incite de plus en plus les Mexicains à réfléchir à deux fois avant de quitter leur pays.

Mieux vaut être chômeur au Mexique qu'aux Etats-Unis, car les travailleurs migrants laissent généralement leur famille au pays, poursuit-il. "La chaleur de leur communauté leur manque", dit-il, avant d'ajouter que, avec le renforcement des contrôles à la frontière et l'augmentation du nombre d'expulsions, les Mexicains préfèrent "vivre dans la précarité que dans la peur".

SOURCE : <http://www.courrierinternational.com/article/2012/05/02/les-etats-unis-ne-ont-plus-rever-les-mexicains>

La frontière

Géopolitique de l'Amérique. Connue pour ses maquiladoras, la frontière Etats-Unis/Mexique est bien plus que cela. Frontière de sécurité, barrière culturelle, lieu d'affrontements, zone de passage où l'on rencontre et affronte l'inconnu, zone de flux légaux et illégaux, interface privilégiée entre deux systèmes différents, lieu de construction... voilà les mots clés pour approfondir notre compréhension de ce lieu géopolitique.

1. La frontière : une ligne de démarcation, la barda

La frontière américano-mexicaine n'est que la frontière politique née de la guerre entre deux États : le Mexique indépendant depuis 1821 et les Etats-Unis (EU), après leur guerre d'indépendance 1776-1783. Elle porte la marque des affrontements ultérieurs au terme desquels 1836-1853, les EU s'emparent de 2 millions de km² au détriment du Mexique (Texas, Nouveau-Mexique, Californie et Arizona). La forte emprise des hispaniques sur ces territoires est donc un legs du passé autant que des migrations massives en cours (500 000 migrants originaires à plus de 75 % du Mexique, pour la plupart faiblement qualifiés, entreraient sur le marché du travail chaque année alors que, dans le même temps, seuls 5 000 visas sont accordés à cette catégorie de travailleurs).

La frontière est de plus en plus frontière de sécurité tant elle est transformée pour être imperméable : caméras de surveillance, murs électroniques, placages de blindés issus de la guerre d'Irak, border patrol (Us Senate McCain-Kennedy Bill du 25 mai 2006) épaulée par la garde nationale. Le 11 septembre 2001 en relançant l'obsession de sécurisation du territoire américain, l'administration a multiplié les surenchères pour rendre hermétique une frontière par où transitent des migrants illégaux : 12 millions déjà sur le sol américain dont 75 % d'hispaniques.

La frontière est devenue une barrière culturelle entre un Nord et un Sud, deux niveaux de vie (46 000 \$ au Nord pour 13 900 \$ au Sud dans un pays des plus inégalitaires du monde), deux modes de vie où s'expriment attraction et répulsion au travers de villes dont la gémellité est artificielle (San Diego/Tijuana, El Paso/Ciudad Juarez Brownsville/Matamoros). L'interpénétration anecdotique entre les civilisations des chiles en nogada (poivrons farcis) dont les couleurs évoquent le drapeau national et ballonpié au Nord et l'américanisation rythmée par le base-ball, les hot dogs et autres symboles au Sud ne saurait faire oublier une ligne de démarcation tragique entre American way of life et mexicanidad (Carlos Fuentes).

La frontière est donc souvent lieu d'affrontements (5 000 morts en 15 ans selon la commission nationale des droits de l'homme à Mexico) mais aussi entre lobbies (camionneurs qui se voient refuser l'accès au territoire américain en 2002 sur la pression des teamsters) même si la frontière a toujours valeur mythique de rêve de liberté (Thelma et Louise, Guet-apens, No country for old men) pour les hors-la-loi américains, et de chemin initiatique pour les desperados de Trois enterrements (film de Tommy Lee Jones, 2005) ou de tremplin de réussite pour les aventuriers du ballon rond (Goal, film de Danny Cannon, 2005).



Carte de la frontière États-Unis/Mexique

2. La frontière : une ligne en pointillé, une « zone de passage où l'on rencontre autant que l'on affronte l'inconnu »

C'est de fait la frontière la plus traversée du monde avec 3 millions de mouvements par an (migrants autorisés ou illégaux, soit plus d'un million, et 1,5 million reconduits). Tijuana en est le poste frontalier le plus fréquenté du monde (200 000 personnes par jour, un record mondial), et de nombreux « Naftagates » grillagés franchissent le Rio Bravo.

Passer la frontière, c'est transformer le rêve en réalité pour près de 70 millions de touristes en comptant les excursionnistes qui bénéficient des mouvements prix bas mexicains, des législations favorables au jeu (Tijuana) et pour des retours au pays après avoir pendant des

années expédié des « remesas », virements de migrants. La frontière fonctionne donc comme soupape de sûreté désamorçant les tensions intestines de la société mexicaine.

Les flux de marchandises sont intenses et désormais 80 % des échanges du Mexique se font avec son voisin du Nord : pétrole, matières premières, minerais, produits agricoles du Sonora et biens d'équipement, services financiers, culturels (TV cinéma). Les infrastructures sont saturées dans cette zone où le coût salarial est un moteur continu d'investissements (salaire minimum de 2, 9 euros de l'heure en 2008). Pourtant, désormais, c'est le trafic de cocaïne qui rythme le quotidien de la frontière (77 % de l'approvisionnement du marché américain transite par le Mexique et des centres de redistribution de Phoenix, d' Houston).

Les flux financiers se diversifient en cumulant à la fois des aides au Mexique mais aussi des IDE américains dans l'assemblage, les industries de consommation, IDE investis d'abord dans l'extractif puis dans l'industrie de consommation, l'assemblage avec réexportation et « outsourcing », c'est-à-dire délocalisations par les firmes américaines de segments de production. Les rétrotransferts ont symboliquement représenté en 2007 la moitié des exportations pétrolières mexicaines pour un montant de 25 mds de dollars et plus de deux fois le tourisme. Ils sont au cœur d'un « développement par l'exil » qui renforce l'intérêt stratégique-économique de cette frontière.

3. La frontière : une bande, une interface ?

La frontière est aussi plus qu'une limite, une interface privilégiée entre des systèmes différents : pour les Etats-Unis elle fonctionne comme rampe d'accès à d'autres marchés latino-américains en panne jusqu'à Obama comme le grand marché Alaska-Terre de Feu groupe de Miami. Pour le Mexique, c'est la base d'appui pour une nouvelle légitimité face au Nord : membre du Gatt, de l'Ocde, du G3, de l'Alena. Vicente Fox envisageait même en novembre 2000 « d'approfondir l'Alena pour parvenir à un accord qui permettrait d'intégrer les deux économies afin d'arriver à long terme à une suppression des frontières. Construire des murs, prendre les armes, consacrer des millions de \$ pour éviter l'émigration ne sont pas de bonnes méthodes Elles ne l'ont pas été tout au long du XXe. »

La frontière est devenue un territoire de production avec les maquiladoras. Ces usines d'assemblage créées en 1965 pour freiner les migrations de chicanos ont profité d'exonérations temporaires des droits de douane pour produire à moindre coût des marchandises à partir de composants importés. 1 m d'emplois demeurent animés par des groupes étrangers américains où Thomson, Lexmar, Mitsubshi, Kyocera. Ces emplois sont laminés désormais par la concurrence chinoise, de Tijuana à Matamoros, dans le jouet, l'électronique et les services de base (Pékin est le deuxième partenaire commercial des États-

Unis en lieu et place du Mexique en 2009). Raison de plus pour que la zone soit plus tournée vers le marché intérieur, que les maquiladoras s'essaient sur le territoire et que la frontière ne soit plus exclusivement une zone d'extraversion exploitée par les intérêts économiques américains.

La frontière est un lieu de construction : pour les États-Unis, pays d'accueil redevenu terre d'immigration, le projet est d'en faire un sas d'entrée vers l'Amérique du Sud avec laquelle le projet de grand marché méridien (de l'Alaska à la Terre de Feu) n'est que suspendu depuis 2005. Pour le Mexique (10^e puissance économique du monde) s'affirme clairement la volonté d'en faire l'instrument d'une volonté de rééquilibrage centre/périphérie (Pronaf, programme pour la frontière Nord). Dans les deux cas il y a échec : pour les États-Unis, les propositions de sortir du tout-répressif, d'accueillir des « travailleurs invités », de dissuader l'immigration familiale ont échoué, comme la relance du grand marché Alaska-Terre de Feu. Pour le Mexique, l'échec est à la mesure de la violence de la région (Ciudad Juarez, ville la plus dangereuse du monde avec 130 meurtres pour 100 000 habitants devant Caracas, le Cap), des problèmes d'environnement, des règlements de compte entre zetas (commandos des cartels du Sinaloa et du Golfe) et la permanence des migrations clandestines. Double échec que de constater que les douaniers sont remplacés, en août 2009, par l'armée mexicaine et que les maquiladoras, usines d'assemblage bénéficiant d'un statut spécial privilégié (de maquila en castillan qui désigne la portion de farine que retient le meunier en paiement de son service) ne sont que des usines tournevis, dont la production épouse la conjoncture des EU et le développement crée de nouveaux déséquilibres territoriaux dans une matrice libérale. On est loin d'un laboratoire du couple mondialisation/régionalisation au cœur de la 3^e mondialisation, d'une mexamerica sur le terrain (20 m d'Américains sont d'origine mexicaine et constituent 58 % des hispaniques du pays), d'une frange mouvante (au-delà de la frontière pour Turner) où se forge une nouvelle société...

Copyright 2010-Nonjon/Espaces prépas n°128

SOURCE : <http://www.diploweb.com/La-frontiere-Etats-Unis-Mexique.html>

La cumbia

A Londres, à New York, ou dans les kermesses et les bus de Santiago du Chili: aujourd'hui Cumbia est partout ! Voici la fabuleuse histoire de la Cumbia ou comment un style musical joué dans les kermesses et les mariages, né de la rencontre entre les traditions des Indiens de la Sierra Nevada et celle des esclaves africains arrivés à Carthagène, est en train d'enflammer les dancefloor de toute l'Amérique latine, mais aussi de contaminer les platines des deejays branchés du monde entier.

La cumbia est un genre musical et une danse traditionnelle des indiens de la Sierra Nevada nés au XVII^e siècle en Colombie qui se joue dans les sound system colombiens, les Picos. La cumbia s'est répandue sur tout le continent au Panama, au Mexique, en Argentine, au Pérou et plus récemment au Chili où elle s'est mélangée à d'autres musiques.

A travers une sélection musicale et des reportages qui traversent le continent sud-américain ou l'Occident, et les témoignages de jeunes deejays européens ou sud-américains et de vétérans Colombiens, petit voyage au cœur de cette nouvelle fièvre latino.

Site de France Culture avec une page et une émission dédiées à la cumbia. De nombreux liens vers des musiques et vidéos de cumbia :

<http://www.franceculture.fr/emission-continent-musiques-cumbia-all-stars-ou-le-fabuleux-destin-de-la-cumbia-mundiale-2011-08-09>.

- Pagina facebook de la pellicula : <http://www.facebook.com/pages/Aqu%C3%AD-y-All%C3%A1-La-Pel%C3%ADcula/100127763392432>

- Trailer oficial en espanol: <http://vimeo.com/56083701#at=0>

- Site officiel en anglais (en construction): <http://www.aquiyallafilm.com/>

- Voir le dossier d'accompagnement du film *La linea invisible*